

Ishac Ould RAGEL

Boutilimit

Ishac est né en février 1941 dans le campement de ses grands-parents maternels, à Archane près de Boutilimit au cœur de la Mauritanie. Sa mère, Mariem Ahmed Saleh, est revenue de Dakar où le père d'Ishac, Mohamed Ould Ragel, est l'interprète du Gouverneur général de l'Afrique-Occidentale française.

Mohamed Ould Ragel est originaire de Boutilimit. En 1923, il a dirigé la première école de village créée pour instruire les populations autochtones. La qualité de son travail lui a valu d'être recruté comme fonctionnaire et d'occuper auprès du Gouverneur général, résidant à Dakar, le poste envié d'interprète. La Mauritanie est encore une colonie et, bien souvent, l'interprète joue un rôle d'intermédiaire entre les chefferies locales et le colonisateur.

Blessé à la bataille d'Oumtounsi en 1932, et décoré de la Légion d'honneur, il avait parcouru pendant près de cinq ans les Villes saintes de Mauritanie pour le compte de l'Institut français d'Afrique noire. Il était chargé de faire l'inventaire, et parfois de transcrire, les précieux manuscrits que des générations d'érudits rassemblent depuis des siècles dans leurs bibliothèques.

Pour établir le droit, la politique et la sagesse, ces religieux fondent leur savoir et leur enseignement sur des textes écrits. Parfois humbles, parfois magnifiques, leurs manuscrits sont rapportés par des voyageurs. Ils viennent de pays souvent lointains et traitent de tous les sujets, le Coran et ses commentaires, bien sûr, l'histoire, la géographie, la littérature et la poésie, mais aussi les sciences, comme l'astronomie ou les mathématiques, qui passionnent des gens du désert.

Ishac passe donc ses premières années loin de ses parents, élevé par les familles de ses grands-parents. Toutes

deux appartiennent à ces tribus de religieux lettrés qui, avec les tribus guerrières, structurent la société maure : les unes étudient, prient et enseignent, les autres les protègent.

Ces populations d'origine arabo-berbère se partagent d'immenses étendues de désert avec une communauté négro-africaine composée de plusieurs ethnies, qui habitent le long du fleuve Sénégal. Chacun vit à son rythme, dans le respect d'une religion commune, l'Islam.

Les grands parents d'Ishac pratiquent la petite nomadisation autour de Boutilimit. De puits en puits, ils déplacent leurs tentes, leurs familles et leurs troupeaux au rythme des saisons. C'est sous la tente que se règlent les questions religieuses et commerciales. C'est là que les enfants jouent. Et c'est là aussi que, sous l'autorité d'un maître de Coran attaché au campement familial, ils apprennent à vivre, à maîtriser leur corps et leur caractère, selon les traditions, à l'ombre de leurs ancêtres.

Parmi eux, on trouve Cheikh Sidiya El Kebir. Il est arrivé dans cette région un peu avant 1830, au retour d'un long voyage d'études et de formation religieuse. Cheikh Sidiya El Kebir, installe alors sa famille, là où pousse le tilimit, au croisement des routes qu'empruntent les troupeaux et les caravanes. Et, véritable innovation chez un nomade, il décide de construire une sorte de maison carrée, quelques chambres donnant sur une cour fermée, avec deux ou trois meurtrières pour se défendre. Cheikh Sidiya El Kebir y rassemble l'une des plus riches bibliothèques de l'Afrique de l'Ouest et commence son enseignement. Il devient très vite un guide spirituel renommé auprès des populations subsahariennes et fait de Boutilimit le cœur du rayonnement politique et commercial de sa confrérie.

Plus tard, au début du 20^{ème} siècle, c'est son petit-fils et successeur, Cheikh Sidiya Baba, qui entamera des négociations avec la France, tant il est convaincu que seule la paix peut

ramener l'ordre et l'entente sur l'ensemble du territoire, entre les tribus, mais aussi entre les populations maures et négroafricaines.

Il accepte la proposition française de développer l'instruction et obtient, en contrepartie, la garantie que les formations traditionnelles seront respectées.

Cheikh Sidiya Baba engage son pays sur la voie de la modernité, tout en assurant une large diffusion de son influence et de ses principes religieux. Ainsi s'ouvrent les premières écoles franco-arabes. Elles dispensent, en français, la lecture et le calcul, bases de l'enseignement primaire et, en arabe, le Coran, le droit islamique et l'histoire des traditions familiales. Progressivement, les parents acceptent d'envoyer leurs enfants à l'école des Français, non sans quelques réticences, principalement chez les maures. Ce sont pourtant ces mêmes populations qui, quelques décennies plus tard, réclameront au ministre de l'Éducation nationale, Hadrami Ould Khattary, d'organiser l'enseignement des jeunes filles au sein des campements nomades.

En novembre 1948, Ishac fait son entrée à l'école primaire sur le même chameau que son cousin Abdallah. Mohamed Ould Ragel les accompagne. Il est revenu de Dakar pour être l'interprète du commandant du Fort et pour s'occuper des affaires de sa famille. Cette rentrée scolaire lui rappelle, certainement avec émotion, qu'il a été le premier directeur de la première école de village de Boutilimit et qu'à l'époque, il avait dû rassurer Cheikh Sidiya Baba en l'assurant que l'enseignement des Français ne menaçait en rien l'Islam.

Aujourd'hui, une nouvelle école primaire a remplacé l'école des fils de chefs et de notables. Construite en banco de terre crue, elle est entourée d'un internat, une dizaine de tentes, hébergeant des pensionnaires venus des régions voisines.

Quinze ans avant eux, Moktar Ould Daddah a fréquenté cette même école. Il deviendra le premier président de Mauritanie et rapportera longuement, dans son livre *La Mauritanie contre vents et marées*, les hésitations affectives, religieuses et culturelles de certaines familles maures, tout en soulignant la sagesse de son père qui avait su convaincre sa mère de l'importance de l'école, porte d'entrée dans le monde moderne.

Après le Certificat d'étude primaire, Ishac rejoint le Collège de Rosso qui accueille des jeunes garçons venus de toute la Mauritanie pour les amener au baccalauréat. Au fil des années, des groupes d'amis se constituent. L'un des plus soudés réunit Haidalla, originaire de Nouadhibou, Siddat de Kiffa, Ahmedou de Nema, Ishac et ses cousins de Boutilimit, Abdallah et Ahmed, le demi-frère de Moktar.

Tous les ans, pendant les grandes vacances, entre la classe de seconde et la classe de première, un enseignant du collège organise une colonie de vacances. Cet été 1959, la Caravane emmène une trentaine d'élèves visiter le nord du pays. Souvenirs, souvenirs ... Un mois de voyage en car ou en camion, l'escale à Nouakchott pour le 14 juillet, la visite d'une petite mine de cuivre à Akjoujt et, révélation pour Ishac, l'escalade de la Kédia d'Idjil, la montagne de fer.

De tout temps la Kédia d'Idjil a retenu l'attention des voyageurs ; elle intrigue les aviateurs qui constatent la déviation de leurs instruments de bord ; elle passionne les géologues et finit par inspirer un groupe d'industriels bien décidés à exploiter l'immense bloc de fer sorti du sable. En février 1952, ils créent la MIFERMA, la Société des Mines de fer de Mauritanie, une société de droit mauritanien au capital de 100 millions de francs CFA – c'est-à-dire deux millions de francs de l'époque - réunis par une douzaine d'actionnaires. Parmi eux, des industriels et des financiers, des canadiens, des anglais et des français, le Bureau minier de la France d'outremer et la Banque Rothschild.

C'est ainsi qu'au milieu de l'été 1959, Ishac et ses camarades se retrouvent au milieu d'un petit groupe d'ingénieurs occupés à résoudre les énormes problèmes techniques posés par l'installation d'une mine en plein désert. Il n'est pas impossible, après tout, que cette rencontre ait donné naissance à une grande intuition : le sous-sol de la Mauritanie renferme assez de richesses pour que tous ses habitants puissent vivre décemment et en paix. Ishac va y consacrer sa vie.

Les années qui suivent se déroulent dans une atmosphère bien particulière, rythmées par la marche déterminée du pays vers l'indépendance. Moktar Ould Daddah, tout juste élu vice-président du Gouvernement, avait déjà réservé sa première visite de terrain au collège de Rosso. Maintenant, il enchaîne les grandes décisions : transfert de la capitale de Saint-Louis à Nouakchott, transfert des compétences et proclamation de la RIM, la République Islamique de Mauritanie.

Lorsque l'Indépendance est proclamée, le 28 novembre 1960, Ishac et ses amis préparent le bac de mathématiques au Lycée Faidherbe, à Saint-Louis du Sénégal. Tous sont reçus et c'est dans cette atmosphère euphorique qu'ils mettent au point leurs projets d'avenir. Pour eux, pas d'hésitation, tous veulent participer à la transformation de leur pays et contribuer à la réussite d'une jeune République qui vient d'élire son président au suffrage universel.

Prêts à s'engager, ils iront en France compléter leur formation. Haidalla sera militaire et choisit l'École d'officiers de Saint-Cyr; il dirigera l'État entre 1980 et 1984. Sidatt s'inscrit à la faculté de médecine de Toulouse; très sensible à la souffrance de ses concitoyens, il gagnera leur affection et restera pour eux le "médecin des pauvres". Ahmedou, tenté par l'économie, rejoint la Faculté de droit de Grenoble avant d'entamer une brillante carrière internationale. Ahmed, économiste de renom, premier Gouverneur de la Banque centrale de Mauritanie, sera l'un des principaux candidats de l'opposition aux élections présidentielles. Abdallah, lui, retrouvera ses amis à

Paris à l'occasion d'une formation à l'Institut des hautes études d'outre-mer : il sera préfet, gouverneur de régions, et jouera un rôle déterminant dans la mise en place de la Société mauritanienne d'assurances.

Quant à Ishac, il sait déjà qu'il sera ingénieur des Mines. Admis en classe préparatoire au lycée Saint-Louis, il obtiendra une licence de mathématiques de la Faculté des Sciences de Paris, avant d'être admis, sur titres, en seconde année de l'École des Mines de Nancy.

Nancy

En septembre 1967, Ishac rejoint l'École des Mines de Nancy. C'est une école d'ingénieurs originale, qui dépend à la fois du ministère de l'Industrie et du ministère de l'Éducation nationale. Les études durent trois ans et préparent les futurs ingénieurs aux nombreux métiers des mines, de la sidérurgie et, plus largement, aux nouvelles perspectives offertes par le développement de l'informatique.

Depuis une dizaine d'années, une profonde réforme des enseignements, menée par le Professeur Bertrand Schwartz, directeur du Laboratoire des Mouvements de Terrain, a permis à l'École de gagner quelques places dans le classement traditionnel des Grandes Écoles.

Véritablement novatrice, cette réforme anticipe et préfigure les bouleversements de 1968. Les enseignements se concentrent autour d'un petit nombre de matières essentielles pour une approche d'ingénieur des problèmes industriels. La formation valorise l'analyse des situations complexes, l'innovation, la communication et les relations humaines. Les progrès de la science et des techniques sont si rapides que ces étudiants devront exercer plusieurs métiers au cours de leur vie. L'École doit apprendre à apprendre et donner à chacun les bases méthodologiques suffisantes pour explorer et approfondir les connaissances spécifiques dont il aura besoin.

Admis sur titre en deuxième année, Ishac a rejoint la Promotion 66 de l'École des Mines de Nancy, un groupe de quatre-vingts étudiants, car il n'y pas encore de femmes parmi les élèves. Souvent, plus jeunes que lui, ils sont tout aussi pressés de prendre leur place dans un monde en pleine mutation et tout aussi convaincus que cette école est la mieux à même de les préparer. Ils savent, comme Bertrand Schwartz aime le répéter, qu'un ingénieur doit être autonome et disponible.

Autonome, c'est-à-dire responsable et capable d'assumer sa propre conception du monde.

Disponible, c'est-à-dire attentif aux autres, tolérant, curieux et créatif.

Ishac, qui rêve de découvrir d'immenses richesses dans le sous-sol mauritanien, va utiliser la liberté laissée aux élèves de se fabriquer un itinéraire de formation original. Il choisit d'allier sa passion pour les mathématiques aux techniques de modélisation développées par le laboratoire de géostatistiques des professeurs Matheron et Serra.

De la même façon, avec le soutien du professeur Lagny, il utilise pleinement les ressources de l'École de Géologie de Nancy et celles du BRGM, le Bureau de recherche géologique et minière, grand connaisseur de l'Afrique.

Une autre particularité de l'École des Mines de Nancy est de consacrer deux mois par an à un stage de mise en situation. Un stage ouvrier en première année, souvent au fond d'une mine avec une équipe de mineurs, un stage de technicien en deuxième année et, en dernière année, un stage d'ingénieur responsable d'un projet.

En février 1968, Ishac fait son stage en Mauritanie à la MIFERMA que l'on présente déjà aux futurs ingénieurs comme l'une des plus grandes aventures industrielles d'après-guerre. En cinq ans, sa production a presque doublé et sa réussite commence à menacer une économie lorraine en plein essor disposant de ressources locales en charbon et en minerai de fer. L'année suivante, Ishac fera un stage d'ingénieur, en collaboration avec le BRGM dont les équipes de géologues arpentent le monde entier, l'Afrique et, tout particulièrement, la Mauritanie.

Installé à la Cité Universitaire de Saurupt, Ishac n'a pas toujours été heureux à Nancy. Les hivers sont froids en Lorraine et les week-ends semblent longs lorsque l'on est éloigné de sa famille. C'est aussi le cas de quelques-uns de ses camarades de promotion auxquels il parle volontiers de son pays, tellement différent du leur, par ses traditions familiales, ses structures sociales et son histoire récente pleine d'espérance. En revanche, Nancy est aussi une grande ville universitaire, parfois mouvementée comme en mai 1968, mais toujours diverse et ouverte, comme lorsqu'elle accueille le Festival mondial du théâtre universitaire.

Ishac profite de son temps libre pour perfectionner sa pratique du tennis qu'il a découvert pendant ses années parisiennes. Ce sport va devenir l'une des grandes affaires de sa vie. Le tennis est un sport individuel qui développe la maîtrise de soi, la rigueur et le respect de l'adversaire, autant de valeurs qui lui paraissent compatibles avec un état d'esprit mauritanien d'origine nomade, caractérisé par l'indépendance, l'endurance et la maîtrise de l'adversité. C'est aussi un sport d'ouverture, qui repose sur des rapports d'égalité, quel que soit l'âge ou le milieu social. Le tennis est encore très peu pratiqué par les Mauritaniens, mais Ishac sent bien tout ce qu'il pourrait apporter à son pays. Le 28 juin 1969, diplôme en poche, les quatre-vingts ingénieurs de la Promotion 66 organisent un dernier dîner dans les caves du Café Excelsior. Une dernière fois, ils vont partager leurs joies, leurs chansons, leurs inquiétudes face à l'avenir et, pour beaucoup aussi, leur tristesse à l'idée de se séparer et de prendre chacun leur chemin. Ils ne savent pas encore qu'en 2006, près de quarante ans plus tard, dans un projet un peu fou, Ishac les inviterait à venir découvrir son pays.

Le lendemain, Ishac quittera Orly pour Nouakchott. Il va enfin rejoindre ceux qui, autour du Président Moktar, se battent pour construire une nouvelle nation. Dix ans auparavant, ils s'imaginaient tous qu'un État moderne allait se mettre rapidement en place. Aujourd'hui, beaucoup reste encore à faire, mais enrichi d'une solide culture minière et d'une bonne connaissance de la société française, Ishac sait qu'il va prendre sa part. Dans l'avion du retour, il reconnaît un cadre d'Elf ou de Total rencontré lors d'un stage. Se souvient-il des conseils avisés de Madame Bourgoin, la professeure de communication de l'École des Mines de Nancy ? Peut-être, mais en tout cas, Ishac n'hésite pas à aborder ce dirigeant pour lui demander pourquoi son entreprise ne vient plus prospecter en Mauritanie.

La réponse est convenue, comme toujours depuis que les "majors" Amoco, Esso ou Total, ont abandonné leurs recherches, pensant qu'il n'y avait rien à trouver, ou qu'il y avait mieux ailleurs. Ishac sait qu'on l'attend à Nouakchott et, que désormais, c'est à lui de trouver les mots pour convaincre. Alors il insiste : « Vous savez, la Mauritanie est un très beau pays et il y a du pétrole. Vous pouvez me croire... »

Nouakchott

Effectivement, Ishac est attendu à Nouakchott. Il sera le premier mauritanien à occuper la fonction prestigieuse de Directeur des Mines.

En dix ans, la capitale a changé. Les institutions de la République sont bien en place et, depuis longtemps, le gouvernement ne se réunit plus sous la tente. La Mauritanie a trouvé sa place dans le concert des nations, à l'ONU comme au sein de l'Organisation de l'unité africaine.

Le pays se prépare à franchir une nouvelle étape, celle de l'indépendance économique. Les réformes, que chacun appelle de ses vœux mais que tous redoutent, arrivent à l'ordre du jour des congrès du PPM, le Parti du peuple mauritanien : réviser les accords de coopération avec la France, créer une monnaie nationale et, le moment venu, prendre le contrôle de l'exploitation des richesses naturelles.

Certes, le ministère administre l'activité minière, mais ce sont des entreprises étrangères qui enlèvent le minerai de fer de la Kédia d'Idjil et le cuivre de la mine d'Akjoujt. A Nancy, Ishac avait eu tout le temps d'y réfléchir. Malgré des moyens limités, la Mauritanie doit absolument garder le contrôle de ses ressources. Et c'est seulement à ce prix que le secteur minier sera le pivot de l'industrialisation du pays.

Sa stratégie est organisée autour de trois règles simples : établir une cartographie précise des structures géologiques, développer les activités de prospection pour identifier les sites prometteurs et enfin, proposer une réglementation claire, capable de rassurer les investisseurs.

Les investisseurs sont invités à engager d'importants moyens financiers et Ishac tient à leur réserver une attention particulière. Il n'oublie pas qu'au-delà des impôts, des taxes ou des royalties, les salaires versés, l'organisation du travail, la formation et le transfert de technologie vont jouer un rôle considérable dans la modernisation du pays. Prudent, il sait aussi qu'il devra, sans cesse, expliquer à ses concitoyens qu'il faut investir des milliards avant d'extraire une première tonne de minerai et que de longues années séparent la découverte d'un indice géologique et le démarrage d'une production industrielle.

Dès son arrivée, le nouveau Directeur des Mines s'attelle à la tâche. Il met en chantier une réforme du cadastre et du code minier. De jeunes Mauritaniens sont envoyés en formation à l'étranger, en Algérie et au Maroc, en France ou en Russie. Un jeune géologue est recruté pour reprendre, au 200 millièmes cette fois, les anciennes cartes géologiques, un autre pour identifier de nouveaux sites capables d'assurer la relève de gisements de fer qui finiront par s'épuiser.

Ingénieur de formation, Ishac s'implique personnellement dans les activités de prospection qu'il affectionne. Certains racontent qu'ils l'ont vu partir seul, avec un sac à dos et des biscuits, pour parcourir les zones qu'il cherche à mieux connaître il laisse des repères sur le terrain, les fameux "piquets Ragel" qu'il saura retrouver le moment venu. D'autres encore, l'ont vu partir à la recherche de pétrole, sur les petits avions de la Shell ou de Texaco, en bordure du bassin de Taoudéni, jusqu'à la frontière algérienne.

Ishac s'intéresse tout particulièrement à la SNIM, la nouvelle Société nationale industrielle et minière, que le gouvernement a mis en place, dès 1972, pour gérer les participations de l'État et accompagner la modernisation de l'industrie. C'est Ismail Ould Amar, un ingénieur de premier plan, diplômé de l'École Centrale de Paris, qui va la diriger pendant près de dix ans. A l'été 1972, un groupe d'élèves de l'École des Mines de Nancy organise un voyage d'étude en Mauritanie et au Sénégal.

Reçus par Ishac, tous seront surpris par la gentillesse et l'enthousiasme de ce très jeune Directeur des Mines, qui se passionne pour les travaux scientifiques consacrés au soussol de son pays. Il parviendra même à convaincre son ministre, Sidi Ould Cheikh Abdallah, d'en faire établir un inventaire exhaustif. Accompagné d'un programme d'action chiffré, le BRGM publiera le document quelques années plus tard.

Le pays a autant besoin de cadres conscients de leurs responsabilités que de personnels qualifiés. Ishac suit avec attention leurs programmes de formation et les protocoles de mauritanisation tout comme les ressources minières, les ressources humaines doivent être entretenues et valorisées. Le développement industriel est à ce prix.

Ishac est persuadé que le tennis peut l'aider dans son projet. Rigueur, endurance et persévérance - les matches se gagnent souvent dans la durée - le tennis est une école de vie ; il est aussi une source d'ouverture et d'échanges tant entre les appartenances sociales qu'entre les générations.

On connait peu le tennis en Mauritanie, mais on y joue au Racing Club de Nouakchott, plutôt réservé aux expatriés. Dès son retour à Nouakchott, Ishac avait franchi le pas. Il avait demandé à adhérer au Racing et obtenu les parrainages requis. Depuis, il fréquente les courts avec une assiduité qui ne faiblira jamais. Plus tard, il créera la Fédération mauritanienne de tennis et l'animera pendant plus de vingt ans.

A l'été 1974, les événements prennent un tour décisif. Au retour d'un voyage à l'étranger, le président Moktar sent que les conditions sont enfin réunies pour engager la nationalisation de la MIFERMA. Il a pu s'assurer du soutien financier des pays arabes et de l'appui technique et militaire du Président Boumediene. Il ignore encore comment réagiront les ingénieurs et les cadres de l'entreprise, français pour la plupart. Mais la décision est prise, elle sera annoncée fin novembre, à

l'occasion de la fête de l'Indépendance. En toute discrétion, autour de Sidi Ould Cheik Abdallah, d'Ismail Ould Amar et d'Ahmed Ould Daddah, le demi-frère du Président, une toute petite équipe prépare l'opération. Ishac est chargé de négocier avec la MIFERMA un plan d'exploitation des guelbs, ces petites hauteurs rocheuses, souvent isolées, dont la mise en valeur doit pallier l'épuisement progressif des minerais riches de la Kédia d'Idjil.

Début novembre, sous l'autorité de Mohamed Aly Cherif, le Secrétaire général de la Présidence, deux jeunes juristes Gabriel Hatti et Yedali Ould Cheikh, commencent à rédiger les textes législatifs.

Comme prévu, la nationalisation est annoncée le 28 novembre 1974. Ishac est envoyé sur place, à Zouerate, pour intervenir en cas de coup dur. Il n'aura pas besoin de le faire; pas davantage, d'ailleurs, que les cadres et les techniciens algériens mobilisés pour intervenir en cas de défection des Français. La transition s'opère dans le calme et sans incident. L'État prend le contrôle de l'exploitation des mines et charge la SNIM d'intégrer le "COMINOR", le Complexe minier du nord, dans le périmètre de ses compétences régaliennes. Créée deux ans plus tôt, la SNIM trouve sa pleine justification.

Après une courte période de tension autour du rapatriement d'avoirs bancaires, le choc de la nationalisation est absorbé. Les techniciens français restent à leur poste, même si un bureau d'études ad hoc doit être constitué pour permettre aux anciens ingénieurs de la Direction technique de poursuivre leur implication dans la marche de l'entreprise. Un accord d'indemnisation, considéré comme honorable pour les deux parties, sera finalement signé : 90 millions de \$ d'indemnités, dont une moitié payable au comptant, et des conditions privilégiées d'approvisionnement pour les actionnaires.

En décembre 1974, Ishac se marie. Il épouse Mariem Sidi Aly. Elle est la fille de Mohamed Sidi Aly qui a dirigé, au début de sa carrière, l'Institut des hautes études islamiques de Boutilimit avant d'exercer d'importantes responsabilités au sein de l'appareil d'État. Pendant plus de trente ans, Mariem travaillera étroitement avec Ishac, partageant ses rêves et ses préoccupations C'est ensemble qu'ils vont s'engager au service de la Mauritanie.

Août 1975, le Président Moktar décide de renforcer son gouvernement et d'associer les ministres d'État à la direction du parti unique. Ishac est nommé ministre des Mines et de l'Industrialisation auprès de Sidi Ould Cheikh Abdallah, en charge de l'Économie.

Le nouveau ministre des Mines et de l'industrialisation le sait, les activités extractives - aujourd'hui le fer et le cuivre - sont le pivot du développement industriel du pays. Il faut maintenant aller plus loin, découvrir de nouvelles richesses, l'or, le cobalt, le pétrole, les diamants, voire l'uranium... mais, aussi, tout faire pour transformer et valoriser ces ressources sur place.

Il est au meilleur endroit pour dérouler la stratégie qu'il a imaginée. La rédaction d'un Code minier capable de rassurer les investisseurs est bien avancée, mais il faut encore produire les indices crédibles qui pourront les intéresser. Et, pour ce faire, il manque encore un vrai service de recherche géologique. Ishac l'imagine sur le modèle français du BRGM, capable de réunir des moyens de sondage, un laboratoire d'analyse performant, des équipes de terrain disposant d'une autonomie suffisante pour mettre en œuvre une politique de long terme en matière de prospection. Cette structure, patiemment préparée, finira par voir le jour cinq ans plus tard lorsqu'Ishac ne sera plus ministre. Ce sera l'OMRG, comme Office mauritanien de recherche géologique.

En attendant, quelques mois à peine après sa nomination, le nouveau ministre est confronté aux premières difficultés. Elles surviennent à Akjoujt où la SOMIMA exploite la mine de cuivre du Guelb Moghrein (2,75% de cuivre et 3,10 grammes d'or à la tonne). Créée en 1967 autour de l'anglo-américaine Charter pour exploiter la mine d'Akjoujt, l'entreprise ne parvient plus à régler les problèmes techniques et environnementaux liés au traitement de certains minerais. Elle doit renoncer à ses ambitions, contraignant l'État à sauvegarder les emplois. Une mission délicate, confiée à la SNIM, qui ne pourra durer bien longtemps.

Dans le bassin ferrifère, de nouvelles difficultés vont ternir le bel enthousiasme né de la nationalisation. Dès la fin de l'année 1975. Le Polisario menace les installations de Zouerate. Une guerre d'usure s'est enclenchée à la suite de l'accord tripartite signé par l'Espagne, le Maroc et la Mauritanie, au sujet de la décolonisation du Sahara occidental et du refus de l'Algérie d'entériner un partage entre le Maroc et la Mauritanie. Jusqu'à la prise d'otages du 1^{er} mai 1977, qui conduit plus de deux cents expatriés à quitter la seule ville de Zouerate.

Trois mois plus tard, la situation économique s'aggrave encore, compliquée par des périodes de sécheresse qui s'installent durablement ; le gouvernement doit se resserrer autour du Président Moktar et les ministres qu'on appelait "techniques" sont redéployés sur le terrain pour relancer l'activité des entreprises publiques. Pour le moment au moins, Ishac quitte le ministère des mines. Il se voit confier l'avenir du Port de Nouakchott.

Toujours au service de l'État

Ishac a passé huit années au ministère des Mines. Il est maintenant Directeur du Port de Nouakchott et reçoit la double mission d'assurer l'activité traditionnelle du port et de superviser la construction d'un port en eau profonde financée par la coopération chinoise.

L'ancien wharf doit faire face à une croissance rapide de l'activité portuaire. Pour l'heure, le personnel découvre le travail de nuit et souvent, vers 23 heures, accompagné de son épouse Mariem, Ishac vient soutenir ses équipes lors de la prise de poste.

Elles sauront exprimer leur reconnaissance à ce directeur qui avait "empêché le port de couler". La Chine vient d'accepter de prendre en charge les études préparatoires. Le pays déborde de projets qui ne peuvent attendre.

Ishac doit s'assurer que les premiers chantiers pourront démarrer à temps. En juillet 1978, la situation économique se tend à nouveau. Paralysé par la guerre du Sahara, le pays ne soutient plus l'accord que Moktar Ould Daddah souhaite conclure avec le Maroc pour sortir du conflit. Le Président doit renoncer à son mandat. Un Comité militaire prend en main les destinées du pays.

D'autres difficultés surviennent rapidement. Elles concernent autant l'issue de la guerre que les affrontements internes portant sur l'arabisation de l'enseignement. Le Colonel Haidalla, l'ancien camarade d'Ishac au collège de Rosso, est nommé à la tête de l'État. Avec une aide militaire de la France, il sécurise les frontières et, en décrétant l'abolition de l'esclavage, il parvient à apaiser, pour un temps au moins, les tensions sociales et raciales.

En août 1980, après trois années passées au Port, Ishac est nommé directeur de la SMCPP, la toute nouvelle société

d'État chargée de sécuriser l'approvisionnement du pays en hydrocarbures, fonction assurée jusque-là par la SNIM.

L'ampleur des besoins et leur croissance rapide compromettent l'indépendance économique du pays et il devient urgent de reprendre les recherches géologiques. C'est justement la spécialité d'Ishac.

Il y consacrera beaucoup d'énergie, en participant au Conseil d'administration de l'OMRG, l'Office mauritanien de recherche géologique dont il rêvait qui vient, enfin, d'être créé, et qui est dirigé par Cheikhouna Camara. Pourtant, brutalement, en janvier 1983, Ishac est nommé Contrôleur des affaires administratives au ministère des Mines, ministère qu'il a dirigé plusieurs années auparavant. Sans doute est-il difficile de connaître les raisons profondes de cette mise à l'écart, mais on peut toujours rappeler qu'Ishac accepte son sort, qu'il vient chaque jour à son bureau, n'hésitant jamais à aider tous ceux, petits ou grands, qui ont besoin de ses services et qu'il répète, à l'envi, qu'un fonctionnaire n'est pas propriétaire de son poste. On imagine facilement qu'il sait qu'un jour ou l'autre, le pays aura besoin de lui.

En juillet 1984, Haidalla inaugure en grande pompe l'usine d'enrichissement du minerai à faible teneur d'El Rhein, à 30 km au nord de Zouerate. Un projet sur lequel Ishac a travaillé dix ans auparavant et, signe des temps, l'ancien directeur de la MIFERMA, Jean Audibert, est invité à participer aux cérémonies.

Il n'était pas revenu en Mauritanie depuis la nationalisation. En novembre, coup de théâtre, Ishac est nommé Secrétaire général du ministère des Mines, assurant, de facto, la présidence du Conseil d'administration de l'OMRG. Il revient au cœur du ministère, quelques semaines avant le coup d'État du 12 décembre 1984 qui verra le Colonel Maaouyia ould Sid'Ahmed Taya s'installer à la tête de l'État pour une longue période de réformes.

Le travail ne manque pas, mais l'horizon reste encore sombre. La recherche pétrolière est au point mort. La SNIM, qui a commencé à recentrer ses activités sur le minerai de fer, doit relever bien des défis, techniques et humains, pour se lancer dans le traitement des minerais à faible teneur et pour renforcer la qualification de l'encadrement local.

A Akjoujt, la situation est catastrophique, l'État a récupéré les actifs de la mine mais ne sait qu'en faire. La SAMIN, la société qui opère maintenant à Akjoujt, expérimente un nouveau projet pour récupérer l'or contenu dans les haldes (les rejets) de la mine, mais les perspectives d'évolution des cours de l'or ne sont guère encourageantes.

Les industries extractives ont besoin d'énormes capitaux et la Mauritanie manque d'investisseurs. Les pays frères du monde arabe ont déjà largement contribué à la réussite de la SNIM et les aides internationales, Fonds européens ou Banque mondiale, restent limitées.

Il faut revenir à la stratégie des petits pas imaginée par Ishac, cartographier et prospecter afin d'attirer de petits investisseurs : à la différence des majors, trop gourmandes, ils acceptent de courir de gros risques. S'ils réussissent, ils revendent leurs droits et ainsi de suite jusqu'à ce que de grands groupes s'installent durablement. Pour l'heure, en août 1987, il faut sauver Akjoujt. Le projet de traitement des haldes est rejeté, le cours de l'or est jugé trop faible, ce que l'avenir démentira. Pour l'heure, découragé, le directeur démissionne et c'est Ishac qui va le remplacer. Nommé Directeur général de la SAMIN, Ishac doit d'abord convaincre le Président Maaouyia. Les deux hommes se connaissent peu mais ils se font confiance et le président donne son feu vert pour que l'on fasse tout ce qui sera bien pour Akjoujt. Sur place, Ishac retrouve Ousmane Kane, un jeune ingénieur des mines de Saint Etienne, Polytechnicien de surcroît, qu'il connait déjà. Tous deux parviennent à relancer l'activité. Ils testent un nouveau procédé de fabrication de concentré d'or et de cuivre avec une

société australienne, la GGR, attirée par une promesse de quatre années d'exonération fiscale.

Le projet verra le jour, mais sans Ishac car après ces deux ans passés sur le terrain, il est rappelé d'urgence à Nouakchott pour prendre la direction de l'OMRG. L'organisme connait une situation délicate et le Fonds européen de développement, le FED, menace de suspendre ses financements.

Retour aux manettes

Ishac dirige maintenant l'Office mauritanien de recherche géologique, l'OMRG, l'outil de travail indispensable dont il rêve depuis Nancy. Avec le soutien du nouveau président du Conseil d'administration, Gabriel Hatti, Ishac a maintenant tout en main pour mettre en œuvre la stratégie qu'il imaginait alors.

Les cartes géologiques sont plus précises et le cadastre et le code minier sont publiés. Les réserves de fer sont assurées pour longtemps. Et la SNIM, après de grandes difficultés, semble entrer dans une période de stabilité et de prospérité. Mohamed Salek Heyine est le premier administrateur directeur général formé au sein de l'entreprise. Il a su résoudre la crise et les activités d'exploitation sont au cœur de ses préoccupations, l'usine d'El Rhein fonctionne et le nouveau gisement de Mhaoudat tient ses promesses.

En revanche, pour l'or et le pétrole, Ishac est encore bien seul à croire à leur avenir. Les industriels attendent des preuves. Savoir qu'en Australie ou en Afrique du Sud, certaines structures géologiques ressemblent à celles de Mauritanie n'est pas suffisant. Il faut, sans attendre, publier des indices crédibles. L'OMRG est là pour cela. Par exemple, à Akjoujt, une société australienne est prête à investir 10 millions de \$ dans la construction d'une nouvelle usine. A condition, toutefois, de démontrer que les quantités d'or attendues justifient l'investissement. L'OMRG relève le défi et reprend, avec de nouvelles méthodes, l'évaluation du site d'Akjoujt. L'ambassade de France soutient le projet. Disposant de quelques crédits pour aider les pays émergents à prendre pied sur la scène internationale, elle accepte d'installer dans les locaux de l'OMRG un important laboratoire, doté de moyens modernes d'absorption atomique, les mêmes qu'à Dakar ou au Ghana. Il ne reste plus qu'au Fonds d'aide à la

coopération, le FAC, d'apporter sa contribution en finançant une mission prospection du BRGM. La mission du BRGM est dirigée par Gilbert Maurin, un géologue qui s'est pris de passion pour la Mauritanie. En six semaines, avec son aide, les équipes et les techniciens de l'OMRG collectent et analysent plus de 800 échantillons prélevés dans les anciennes tranchées ouvertes par les Anglais de la Charter au début des années soixante. Les premiers résultats rassurent les australiens qui créent la Société des Mines d'or d'Akjoujt, la MORAK. Cette société exploitera l'usine jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, avant de se heurter, comme la Charter autrefois, à des difficultés techniques et environnementales.

Les résultats obtenus encouragent cependant Ishac à solliciter l'aide du FED. Pied à pied, il défend son projet, mettant en avant l'engagement de ses équipes de terrain : "Nous n'avons pas besoin d'argent, nous avons seulement besoin de cartes géologiques et d'expertise". Convaincu, le FED accepte de financer une grande campagne de prospection aurifère.

Pendant trois ans, avec l'appui de Gilbert Maurin et du BRGM, les équipes de l'OMRG vont quadriller deux zones, Tasiast-Tijirit au nord et le long de la chaine des Mauritanides au sud. Le rapport final publié en 1994, conclura au très grand intérêt de la zone de Tasiast.

Il ne s'agit plus du rêve d'un philosophe, comme certains pouvaient le penser, l'or est bien présent en Mauritanie. On a pu voir à la télévision un Ishac, radieux, frapper sur un petit bloc de minerai avec son marteau de géologue, en expliquant à ses concitoyens que c'était bien de l'or. Mais, dans le même temps, on a aussi vu un géologue expliquer à un ministre déçu que dix à vingt ans peuvent s'écouler entre la découverte des premiers indices d'or et la production du premier lingot.

Les capitaux manquent toujours. Il faut moderniser l'usine d'Akjoujt, il faut reprendre la recherche pétrolière et, maintenant, il faudrait investir des millions de dollars à Tasiast. Comment faire face et relever tous ces défis ?

Ishac et le Président Maaouyia conviennent d'interroger les industriels et les hommes d'affaires du pays. Leur réponse est claire, les investisseurs mauritaniens n'ont pas les liquidités suffisantes et, de toute façon, ils ne sont pas prêts à prendre de tels risques : "Les géologues vont creuser des trous et, s'ils ne trouvent rien, qui nous remboursera ?" Le problème est un peu différent pour la SNIM qui a gardé un mauvais souvenir de son intervention à Akjoujt en 1977. Aujourd'hui, les "gens du fer" ne veulent plus s'éloigner de leur métier, Mhaoudat est un succès et l'entreprise ne manque pas de projets. La solution la plus simple serait de s'en remettre aux majors de l'industrie minière ou pétrolière, mais la Mauritanie refuse de perdre le contrôle de son développement économique. Alors, il faut renoncer aux ententes, souvent partisanes, au profit d'une publicité ouverte à tous.

Soutenu par le Président Maaouyia, Ishac revient à une politique de petits pas. Il s'appuie sur les résultats obtenus et sur l'expertise acquise par ses équipes pour cibler sa recherche d'investisseurs sur les "juniors". Plus modestes, ils prennent de plus grands risques, repèrent les bonnes affaires et cherchent à les valoriser. Dès qu'ils atteignent les limites de leurs possibilités techniques ou financières, ils les revendent à d'autres sociétés, mieux armées, qui les développeront à leur tour, les revendront, et ainsi de suite.

De bonnes affaires, il y en a en Mauritanie; mais il faut prendre son bâton de pèlerin et aller au-devant de ceux qui les recherchent. Ngaide Lamine Kayou, le nouveau ministre des Mines, partage cette conviction. A peine nommé, en mai 1995, il entraîne Ishac aux Etats-Unis et au Canada. A Washington, leur enthousiasme séduit Peter Vanderman, le responsable du département des Mines de la Banque mondiale, qui leur promet de venir à Nouakchott. Il les aidera à renforcer le système d'information du ministère.

En attendant, il les invite au rassemblement annuel de tous les miniers de la planète que la Banque mondiale organise la semaine suivante à Toronto. Au cours du séjour, un soir au sortir d'un restaurant, lors d'un échange de cartes professionnelles, la délégation mauritanienne établit un contact avec le représentant d'une petite compagnie pétrolière australienne, Hardman Petroleum. C'est elle qui, au début des années 2000, découvrira les premières traces de pétrole offshore dans une zone pourtant largement explorée par d'autres. Comme Ishac aimait le répéter, « Ce n'est pas parce que les majors américaines disent qu'il n'y a rien, qu'il ne faut pas essayer ». Fidèle à son engagement, la Banque mondiale accorde un premier financement de 750 000 \$ pour réaliser une carte géologique très détaillée du pays. A condition, comme c'est la règle dans ce genre de contrat, que le pays bénéficiaire prenne à sa charge au moins 10% des dépenses. C'est trop pour le budget du ministre Ngaide pourtant prêt à sacrifier une part de la dotation réservée aux véhicules. Jusqu'à ce que le Président Maaouyia donne son feu vert... Encouragé par ce premier succès, le ministère multiplie les contacts. Dans chaque congrès, une petite musique commence à s'imposer : la Mauritanie offre de belles opportunités, dans tous les domaines, le fer, le cuivre, l'or, le pétrole, le diamant, le cobalt et même l'uranium. Des secteurs entiers restent à explorer, des indices prometteurs restent à valoriser, des réserves restent à estimer, des tonnes de minerai restent à extraire ou à transformer sur place.

« Venez sur place faire votre choix ». Les experts de l'OMRG sont à votre disposition. Et ça marche. À Akjoujt, par exemple, une société australienne propose d'utiliser une nouvelle technique de sondage pour évaluer les réserves du Guelb Moghrein. Les résultats sont impressionnants, 23,6 millions de tonnes de minerai, soit 500 000 tonnes de cuivre et 33 tonnes d'or... Aussitôt, une nouvelle société, GEMAK, est créée pour étudier la construction d'une usine ultra moderne.

L'investissement total s'élèverait à 170 millions de \$! Cette fois encore, c'est trop pour un État mauritanien qui ne parvient toujours pas à se débarrasser des actifs de l'ancienne mine. Il faudra attendre et chercher encore.

Dans le bassin aurifère, en revanche, la situation s'éclaircit. Dès 1996, un premier permis est vendu au BRGM. Sa filiale, La SOURCE-Développement, va investir dix millions d'euros avant de s'associer au Groupe australien NORMANDY. Les Mauritaniens commencent à entendre parler de la Mine de TASIAST. Deux ans plus tard, en novembre 1998, à Marrakech, le ministre Ngaide et Ishac participent à une nouvelle rencontre organisée par la Banque mondiale. Entre deux conférences, Ngaide annonce qu'il vient d'être nommé ministre de l'Équipement et qu'Ishac va le remplacer au ministère des Mines.

Les deux hommes s'apprécient et s'estiment. Aucun de leurs collaborateurs n'a oublié la délicatesse avec laquelle les deux hommes ont su gérer la situation. Ensemble, ils ont permis à leur pays de trouver une place originale et respectée sur le marché minier international.

Pour la seconde fois, Ishac est ministre des Mines. Il est aux manettes et il sait ce qu'il lui reste à faire. Cartographier, prospecter et convaincre. Ishac est resté fidèle à ces trois idées simples qu'il répète en boucle depuis Nancy. La Banque mondiale apprécie les qualités professionnelles de ses interlocuteurs mauritaniens. Elle accepte d'engager un nouveau programme de modernisation du secteur minier : vingt millions de dollars seront mobilisés sur cinq ans, pour terminer la cartographie, sécuriser les procédures et créer un Système d'informations géologiques et minières.

Ishac peut maintenant offrir aux pétroliers des contrats de partage de production sur le modèle de ceux qu'il proposait aux chercheurs d'or. En mai 1999, HARDMAN Petroleum, la petite société australienne rencontrée quatre ans plus tôt à Toronto, est l'une des premières à signer. Elle engage aussitôt une campagne de prospection offshore à 80 km au large des côtes.

Ishac est parvenu à établir une relation de confiance avec les dirigeants d'HARDMAN. Il aimerait bien les entraîner dans d'autres projets d'investissement, à Akjoujt ou à Tasiast. Mais, si la SNIM ne veut pas s'éloigner du fer, Alan Burns, le fondateur d'HARDMAN ne veut pas non plus s'éloigner du pétrole. Malgré tout, les efforts d'Ishac n'auront pas été vains Alexander, le fils d'Alan Burns est un métallurgiste qui dirige une petite société d'ingénierie. Il va s'intéresser aux projets de la SNIM et investir dans le projet d'exploitation de magnétite d'El Aouj. Peu de temps après, en Afrique du Sud, Ishac parvient à convaincre un homme d'affaires émirati de reprendre la totalité des actifs de la mine d'Akjoujt. L'État mauritanien retrouve ses marges de manœuvre et GEMAK peut enfin relancer son projet de fabriquer, sur le site d'Akjoujt, un concentré d'or et de cuivre.

La chance sourit enfin aux pétroliers. En juillet 2001, HARDMAN et ses associés sont les premiers à découvrir du pétrole dans le bloc 8, le fameux "bloc Chinguetti". Un ami de toujours se souvient d'avoir partagé un thieboudienne, un plat de poisson, avec Ishac dans l'antichambre de son bureau : ils s'interrogeaient sur la manière d'annoncer la nouvelle aux mauritaniens et d'aider le Président à trouver les mots justes, en évitant tout triomphalisme. La prudence était justifiée car la production offshore du bloc Chinguetti ne dépassera jamais les 75 000 barils. Mais une chose reste sûre, il y a bien du pétrole le long des côtes... Il faudra encore chercher. « On finira par en trouver. Et, peut-être même, du gaz... »

A Tasiast, le projet NORMANDY-La SOURCE, tient ses promesses, jusqu'à ce que le gouvernement français contraigne le BRGM à renoncer à certains engagements industriels. Le ministre des Mines doit trouver rapidement une solution qui ne peut pas être mauritanienne, malgré les propositions des

Français qui aimeraient voir la SNIM s'engager dans l'opération. La réponse n'arrivera qu'en juin 2002, Ishac ne sera plus ministre, quand des capitaux canadiens viendront prendre le relais pour créer T.M.L. comme "TASIAST Mauritanie Limited". L'exploitation ne démarrera qu'en 2005, avec le succès qu'on lui connait aujourd'hui, vingt ans après la découverte des premiers indices, comme avait prévenu Gilbert Maurin.

Fin septembre 2001, Ishac, atteint par la limite d'âge des agents de la fonction publique, quitte le ministère. Le bureau d'études, MAUREP, comme "Mauritanie recherche et prospection", qu'il ouvre avec son épouse Mariem, fournit des études, des notes et des conseils à tous ceux qui ont besoin de ses compétences. Il s'efforce d'ouvrir de nouvelles perspectives, comme dans la note sur la situation de la recherche pétrolière en Mauritanie qu'il publie en février 2004 et qui résume quarante années de passion pour son pays : les richesses du soussol doivent, effectivement, permettre à tous les Mauritaniens de se nourrir et de vivre en paix. Le combat n'est pas encore gagné et beaucoup d'intérêts devront encore s'affronter pour valoriser les immenses richesses qui, petit à petit, se confirment. La maladie a rattrapé Ishac. Il décèdera en octobre 2006, à l'hôpital Cochin de Paris. Ceux qui ont eu la chance de l'accompagner dans ses dernières semaines savent qu'il est parti en paix, certain que la bienveillance divine qu'il avait placée au centre de sa vie prendrait le relais. Il n'avait pas changé le monde, il voulait seulement le rendre meilleur. Il avait essayé de convaincre et, surtout, d'entraîner avec lui tous les Mauritaniens.

Patrice Bachy, décembre 2021

Association ISHAC OULD RAGEL France-Mauritanie

iorfm@free.fr

https://ishac-ould-ragel.asso.fr

Association ISHAC OULD RAGEL France-Mauritanie iorfm@free.fr

https://ishac-ould-ragel.asso.fr